

PROLOGUE

Pour comprendre la pluralité artistique de CharlÉlie Couture, il faut d'abord s'enfoncer dans les galeries familiales. L'arbre généalogique des familles Michel et Couture – ce patronyme désignant un champ labouré, une terre cultivée, ensemencée, et non, comme la plupart l'imaginent, un assemblage de tissus – est constitué de branches droites et lumineuses, sans aspérités, et d'autres plus soucieuses de dissimuler leur mystère. CharlÉlie s'est logiquement nourri de ces deux aspects pour bâtir sa forte personnalité, piochant dans l'un ou l'autre, empruntant à sa grand-mère paternelle le goût du piano et de la musique, à son père celui des Beaux-Arts, de l'humour et de la rhétorique, à sa mère celui du vocabulaire choisi, des acrobaties lexicales et de la poésie, s'imaginant de surcroît une salvatrice ascendance juive du côté de son grand-père maternel. Son prénom d'artiste reflète à merveille la dualité qui constitue son moteur. CharlÉlie Couture s'est bâti au cœur de cet univers multiforme, dans une ville de province où affirmer ses particularités artistiques s'apparentait à un défi.

La personnalité de Jean-Pierre Couture, son père, est essentielle dans cette construction. Le dire constitue une évidence mais l'un n'existerait pas sans l'autre. Le fils, dont l'admiration frôlera parfois le mimétisme, ne serait pas devenu ce qu'il est sans ce père exégète, féru d'art. Bien plus qu'un homme d'une culture insondable, Jean-Pierre Couture était

un personnage à part entière, meurtri dans sa chair de jeune résistant, un intellectuel érudit à la recherche de la perfection, incapable de valoriser autre chose que l'excellence, ignorant la valeur de celui n'ayant pas escaladé la montagne par son versant le plus abrupt. Son fils a été façonné par ces préceptes, entendus, répétés, ressassés, même à l'âge adulte. Quand bien même les conflits ont rythmé et fortifié leur relation, CharlÉlie a toujours assimilé la figure paternelle à celle du héros perfectionniste qu'il ne pouvait et ne voulait pas décevoir. Aujourd'hui encore, l'entendre parler de son père suffit pour comprendre l'amour et l'admiration qu'il lui porte. À la manière d'une reconnaissance quotidienne, CharlÉlie se maintient toujours en action, « fait », crée, dessine, compose, écrit, comme s'il n'avait jamais renoncé à lui prouver sa valeur.

Plonger dans l'existence de CharlÉlie Couture, c'est aussi assister à l'émergence de la scène rock française des années 1980, avec ses fulgurances, ses excès, ses idoles brisées, ses extravagances. C'est se rappeler à quel point le marché de la musique était florissant et lucratif, et que le succès des artistes devait beaucoup à la soif de nouveauté, aux tournées et aux prestations scéniques. C'est comprendre à quel point une flopée de musiciens a dû serrer le mors durant la décennie suivante pour demeurer sur la partie émergée de l'iceberg. Résister aux tentations addictives, aux déchéances dépressives ou aux pulsions suicidaires constituait un autre défi. La boulimie créative de CharlÉlie, doublée d'une indispensable clairvoyance, lui a permis de ne pas lâcher la rampe et de se maintenir, contre vents et marées, dans le fil d'une actualité monopolisée par l'apparition de nouveaux groupes tels Noir Désir, Mano Negra, IAM ou NTM, remisant aux oubliettes les postpunks puis les synthétiques années 1980. C'est sans doute parce qu'il n'a jamais vraiment pris son destin de chanteur au sérieux, encore moins quand les voyants de la starification sont passés au vert, qu'il a pu avancer sans se compromettre ou se renier, continuant à

peindre et à écrire sans privilégier un domaine plutôt qu'un autre. Une carrière d'une telle longévité épouse forcément l'évolution sociétale et technologique. Si CharlÉlie, en perpétuelle recherche de reconnaissance, a parfois cédé à la fraîcheur de vagues sur lesquelles voguaient les sirènes de la mode, il n'a en revanche jamais dévié de sa ligne originelle.

Quand l'artiste a voulu affirmer son identité de plasticien en s'exilant à New York à l'âge de quarante-huit ans, c'est encore et toujours pour prouver à son père, décédé quelques mois plus tôt, que les cordes de son arc étaient tout aussi solides. Cette expérience a élargi le champ des possibles et permis au chanteur de revendiquer son statut de « multiste », celui d'un artiste pluridisciplinaire que la France s'échinait à ne pas reconnaître. Repartir à zéro, fouler aux pieds une terre nouvelle, se bâtir une nouvelle identité en entraînant femme et enfants n'est pas donné à tout le monde. New York et une détermination de fer le lui ont permis. Quinze ans plus tard, CharlÉlie a repris l'avion pour rentrer à Paris. La reconstruction artistique et psychologique s'est achevée, laissant place à un homme requinqué, débordant de projets, d'une inépuisable vigueur. Voilà pourquoi est venu le temps, plus de quarante ans après *12 Chansons dans la sciure*, son premier album auto-produit, de retracer le parcours atypique de celui qui se définit comme un incontournable « multiste ».

1956-1973
**HÉRÉDITÉ, TRANSMISSION,
CONSTRUCTION**

AVANT : L'ENRACINEMENT

Paris, lundi 10 juillet 1944

Rue Delambre, entre le boulevard du Montparnasse et le cimetière du même nom, un appartement abrite les membres du réseau Phratric à l'heure du petit déjeuner. C'est là que ce groupe de résistants échange des informations et planifie ses missions à venir. Antoine Masurel, chef de cette organisation, a été arrêté par la Gestapo deux mois plus tôt. Depuis, les Américains ont débarqué sur les plages normandes, gonflant les espoirs des Français comme des voiles.

C'est désormais Stéphane Hessel, alias Greco, qui supervise cette poche de résistance chargée de mettre sur pied un réseau de communication. L'appartement de la rue Delambre est celui de Jean-Pierre Couture, un étudiant en architecture surnommé Goya par ses camarades. En fin d'après-midi, Greco a rendez-vous dans un café situé près de la sortie du métro Raspail avec un certain Bambou, opérateur radio à qui il doit remettre du matériel et des faux papiers. Hessel dissuade Couture de l'accompagner et part seul retrouver son agent. Ce dernier l'attend à la terrasse du bistrot en compagnie d'un inconnu. Entraîné au fond de la salle, Greco réalise qu'il a été piégé quand il sent le canon d'un pistolet dans son dos. En réalité, Bambou est sous surveillance allemande. Sous la torture, il a dénoncé les membres de Phratric. Stéphane Hessel est aussitôt capturé.

Quelques instants plus tard, en dépit de la mise en garde de son supérieur, Couture arrive en bicyclette pour livrer à Bambou un quartz destiné à dépanner un émetteur-récepteur. Quand le jeune homme s'aperçoit que les Allemands l'attendent, il tente de prendre la fuite par le cimetière du Montparnasse, de l'autre côté du boulevard Edgar-Quinet. Peine perdue. Les Allemands tirent et le touchent au bras. Blessé, il est conduit au 84 de l'avenue Foch, dans le XVI^e arrondissement, au siège de la Gestapo. Cet immeuble est réservé aux interrogatoires. On y enferme les prisonniers dans les chambres de bonne du cinquième étage transformées en cellules, avant de torturer les plus récalcitrants dans des « cabines ». Le calvaire de Jean-Pierre Couture va durer plusieurs jours, au rythme de séances douloureuses et traumatisantes.

CharlÉlie: « D'emblée, il reçoit une avalanche de coups. Il est enfermé dans une soupente et saigne à cause de la balle logée dans son bras. Lors d'un premier interrogatoire, on lui demande qui il est, il répond n'importe quoi et se fait frapper à coups de batte. Son crâne est défoncé, on lui brûle des cigares dans le dos. Il est passé à la fameuse baignoire qui était remplie d'excréments, de vomissures et de sang, car ils ne changeaient pas l'eau entre les prisonniers. Ce supplice a duré, d'après ce que j'ai compris, environ trois jours. Ensuite, il n'est plus qu'une loque. »

La puissance de l'esprit triomphe sur la vulnérabilité de l'enveloppe charnelle. Quand, bien des années plus tard, CharlÉlie interrogera son père sur cette épreuve traumatisante, une réponse viendra naturellement. Jean-Pierre lui expliquera que le sommeil l'a sauvé. Dormir entre chaque séance de torture lui a permis de récupérer. Le 9 août 1944, alors qu'il s'apprête à embarquer dans un convoi à destination du camp allemand de Buchenwald, Jean-Pierre Couture « fête » ses vingt-cinq ans. Son histoire lui a assurément forgé le caractère et appris, très tôt, à serrer les dents.

Jean-Pierre Couture est né le 9 août 1919 à Paray-le-Monial, un petit village de Saône-et-Loire situé à soixante-dix kilomètres à l'ouest de Mâcon. Son père se prénomme Charles, première moitié du prénom d'artiste de CharlÉlie. Né le 14 avril 1888, Charles Couture a grandi à Saïda, en Algérie, une cité peuplée de quatre mille âmes, ancien centre de colonisation investi par la Légion étrangère que les cartes postales du début du xx^e siècle qualifient de «village nègre». Après avoir suivi des études de droit à Toulouse, il se marie avec Marie Bolla, une fervente catholique de cinq ans sa cadette qui, devenue grand-mère, incitera CharlÉlie à s'asseoir derrière un piano au milieu des années 1960. Charles Couture devient contrôleur fiscal en Bourgogne mais décède de maladie à trente-huit ans, laissant Jean-Pierre, âgé de sept ans, sous la seule responsabilité de sa mère. La cause de ce décès est tue, inavouable, honteuse.

CharlÉlie: « Une fois, ma mère m'a glissé le fameux secret qu'il ne fallait surtout pas répéter et qui faisait la honte de ma grand-mère très catholique. Mon grand-père serait mort d'une maladie vénérienne contractée dans un bordel. »

Jeune veuve, Marie Couture se rapproche alors de ses quatre sœurs résidant entre Toul et Nancy, où elle s'efforce de joindre les deux bouts.

Tom Novembre: « Elle a survécu en donnant des cours de piano, aidée par une famille locale, les Loppinet, qui l'ont accueillie dans leur giron et l'ont soutenue dans sa solitude de veuve. Cela a conduit mon père à passer ses vacances dans un village près de Nancy qui s'appelle Autrey-sur-Madon où il a acheté plus tard un bout de terrain pour y poser un préfabriqué hérité de la guerre, une baraque démontable construite à la va-vite. »

Le jeune garçon et sa mère s'installent bientôt dans un petit appartement de la place Dombasle, à proximité de la gare de Nancy. Jean-Pierre est inscrit à Saint-Sigisbert, une école de jésuites dont l'autorité le rebute. Il en réproue les croyances rigoristes et les mœurs bourgeoises. Les pères se

heurtenant à son caractère tempétueux et, à quatorze ans, il est renvoyé en raison de sa conduite. Sa scolarité se poursuit dans une pension d'où il sera également exclu à la suite d'une bagarre, signant là une franche volonté d'affirmer sa personnalité. Sa mère finit par l'inscrire au lycée Poincaré de Nancy, un établissement public situé face à leur appartement. Il flirte avec les dix-huit ans lorsqu'il entame des études d'architecture à Paris, vite interrompues par la guerre. Animé d'une authentique fibre patriotique, Jean-Pierre Couture s'engage dans les chasseurs alpins dès le début des hostilités. Durant un entraînement, son bataillon se fait surprendre par des bombardements allemands. Après avoir enfilé son casque, le jeune homme se jette dans une tranchée afin de mitrailler l'avion ennemi. L'appareil s'écrase, Jean-Pierre s'évanouit. À son réveil, il est hospitalisé, la jambe dans un sale état. Plusieurs médecins craignent la gangrène. L'un d'eux préfère attendre quarante-huit heures avant d'opter pour l'amputation. Ces deux journées permettent à l'étudiant en architecture de se tirer d'affaire. Mentalement très résistant, Jean-Pierre part se soigner à Lyon, puis à Dijon, contraint de passer un an avec des béquilles. À peu près requinqué, il rentre à Nancy avant de revenir à Paris pour poursuivre ses études.

Cette blessure, la première d'une interminable série, grave à jamais sa chair. Dans la cuisse, près du fémur, un impact de la grosseur d'un poing est visible. Beaux-Arts, Arts-Déco, École du Louvre, Jean-Pierre se repaît alors l'esprit par la fréquentation assidue de ces prestigieux établissements parisiens. Durant quatre ans, il leste son bagage culturel et artistique, devient un dessinateur habile fasciné par la précision chirurgicale des peintres classiques, adepte des théories défendues par Ingres, ne jurant que par la justesse du trait.

Le jeune homme ne renonce pas pour autant à servir son pays et s'engage dans la Résistance. Pour cela, il doit d'abord gagner la confiance de cette armée secrète qui recrute par

cooptation. Après avoir supervisé la réception au sol d'armes parachutées par les Anglais, participé à l'assassinat d'un officier allemand et confectionné de faux papiers pour aider des juifs à gagner la zone libre, Jean-Pierre Couture rejoint Phratrie, le réseau de renseignements piloté par Stéphane Hessel. Jusqu'à ce lundi fatidique, le 10 juillet 1944, où les deux hommes sont capturés par la Gestapo.

Ironie du sort, le jour où les Alliés débarquent en Provence est aussi celui où le dernier convoi à destination d'un camp de concentration part depuis le quai aux bestiaux de la gare de Pantin, au nord-est de Paris. En dépit de leur défaite annoncée, les Allemands s'acharnent à faire de l'extermination raciale et politique une priorité. Nous sommes le mardi 15 août 1944 et la gare de marchandises de Pantin, devenue depuis avril la gare par laquelle transitent les trains pour Buchenwald et Ravensbrück, voit deux mille deux cents déportés s'entasser dans des wagons insalubres et puants, dans des conditions d'hygiène effroyables. Le régime nazi a trouvé là un moyen efficace de se débarrasser de détenus encombrants, notamment ceux emprisonnés dans les cellules de Fresnes et de Romainville. Jean-Pierre Couture fait partie des malheureux que l'on destine à une mort lente, inéluctable.

Le convoi avance avec difficulté. En une nuit, le train parcourt seulement soixante-dix kilomètres avant d'être stoppé dans le tunnel de Luzancy, à proximité de Méry-sur-Marne. L'aviation britannique a bombardé le pont permettant de traverser la Marne, ce qui rend toute progression impossible. Plutôt que d'éteindre la locomotive, les Allemands la laissent tourner pour asphyxier les prisonniers. Les malheureux agglutinés dans le premier tiers du convoi n'y survivent pas.

Les détenus sont contraints de rallier à pied la gare de Nanteuil-Saâcy située à plusieurs kilomètres, transportant les bagages et les effets personnels de leurs bourreaux. Les SS exécutent plusieurs personnes durant cette

journée cauchemardesque. Le 16 août au soir, le convoi redémarre. Quatre jours plus tard, les hommes sont débarqués au camp de Buchenwald. Les femmes continuent leur périple jusqu'au camp de Ravensbrück où elles parviennent le lendemain.

Jean-Pierre Couture est enregistré sous le matricule 77341. Il est transféré le 3 septembre au camp de Dora – acronyme de « Deutsche Organisation Reichs Arbeit » –, dépendance de Buchenwald où les nazis développent leur arsenal militaire dans une usine dissimulée à l'intérieur de tunnels, puis à celui d'Ellrich, situé à vingt kilomètres. En décembre 1944, il est de nouveau signalé à Dora, parké dans le bloc huit. Il subit le contrecoup physique des tortures endurées avenue Foch. Son corps est constellé de plaies restées à vif et la rigueur de l'hiver dégrade encore son état.

CharlÉlie: « Il a attrapé une congestion pulmonaire, il respire très mal et croit qu'il va mourir. Une nuit, en se retournant sur son grabat, il se plante une écharde dans le dos. Cette écharde évacue le pus qui entoure ses poumons et il se libère d'un coup par le dos, comme s'il se poignardait lui-même. »

Face à la dégénérescence de son état physique, les nazis décident de le transférer à Nordhausen au début de l'année 1945, un camp satellitaire de Dora réservé aux malades ou aux individus inaptes au travail, connu pour n'être qu'un gigantesque mouiroir. Il s'agit de l'un des nombreux *Krankenrevier*, un quartier des malades baptisé « Revier » par les Français¹. À Nordhausen, dans deux immenses baraquements, les prisonniers se regardent agoniser : « Dans ces halls abandonnés, des copeaux de bois jetés sur le ciment remplacent les châlits. Sur ce "tapis", mille hommes croupissent. Ils repoussent les morts dans les coins. Au premier étage, les "vieux" déportés, les

1. Inspirés par la sonorité allemande, les Français prononcent ce mot « Revir ».

chanceux disposent, dans les galeries en combles, de lits à trois étages de couchettes¹. »

Le 3 avril 1945, les Américains bombardent les casernes SS de Nordhausen. La violence des frappes occasionne de nombreuses victimes collatérales mais pour les prisonniers, la promesse de délivrance vaut bien tous les supplices. À la fin des années 1960, Jean-Pierre Couture se souvient de l'intensité de ces bombardements et de la frayeur des survivants égarés au milieu des cadavres, des blessés auxquels il faut porter assistance.

Jean-Pierre Couture: « Nous prenions en charge, un, puis deux, puis trois Français, plus ou moins blessés, complètement hébétés, sonnés, qui surgissaient d'entre les morts. Certains avaient oublié jusqu'à leur nom. Nous les avons conduits auprès de notre fosse à réparation. Pendant quelques jours, en effet, hantés par la crainte du retour, soit de nos geôliers, soit des bombardiers, par celle aussi de ces maudites bombes à retardement, nous allions graviter autour de ce gîte de fortune. Partout, le sol était jonché de mourants auxquels nous essayions de donner un peu d'assistance. D'abord, en les nourrissant. Nous pouvions, grâce à nos découvertes de la cantine SS, préparer des repas chauds que nous avons distribués aux blessés². »

Jusqu'au bout, des policiers allemands assistés de kapos font régner la terreur parmi les rescapés et les blessés, arrachant même les rares provisions en leur possession. Le 12 avril, les soldats américains investissent le camp de Nordhausen, épaulés par des médecins qui découvrent l'horreur. Trois mille cadavres calcinés, en état de décomposition, s'amoncellent dans les deux hangars, tandis que les survivants, en état de choc et désorientés, sont dans un état physique pitoyable. Neuf mois après avoir été déporté,

1. Christian Bernardac, *Les Médecins de l'impossible*, Éditions France Empire, 1968, p. 360.

2. *Ibid.*, p. 365.

Jean-Pierre Couture, enfin, est libéré de l'enfer. Il pèse un peu moins de quarante kilos pour 1,82 mètre. Il est rapatrié en France durant le deuxième trimestre 1945 et transite par l'hôtel Lutetia, le centre d'accueil parisien des déportés rescapés. Ce flirt poisseux avec la mort, ces visions cauchemardesques lui ont laissé d'indélébiles séquelles. Les rancunes sont vives contre l'autorité policière, contre ceux qui ont encouragé la torture et œuvré en faveur de l'ennemi. Il effectue sa convalescence chez sa mère à Nancy, où le retour à une existence ordinaire se révèle complexe à gérer.

CharlÉlie: « Il a conservé une certaine amertume à son retour en raison de la manière dont ils avaient été traités. Il n'y avait aucune compassion, aucune assistance psychologique. Il lui a fallu environ deux ans pour se refaire une santé. Au début, il vomissait tout ce qu'il mangeait. »

Petit à petit, Jean-Pierre reprend le dessus. Conscient de la précarité de l'existence, il mène une vie de fêtard, fréquente des soirées où son tempérament et sa folie douce lui valent une réputation d'excentrique. À Nancy, on le décrit comme un intellectuel fantasque et original. Marie, sa mère, ne tarde pas à le présenter à une femme cherchant à blanchir sa réputation après avoir fricoté avec l'occupant allemand. Sans trop réfléchir et parce qu'il est convaincu qu'elle partage ses sentiments, Jean-Pierre accepte de se marier et préserve ainsi du pire, grâce à son auréole de résistant, la perfide Monique. Mais l'histoire tourne court et affecte durablement le trentenaire qui divorce très vite, comme le découvriront ses enfants.

Tom Novembre: « À son retour des camps, il se prenait pour le nouveau héros. Il a épousé une jeune femme qui avait mauvaise réputation, à qui il a évité la tonsure de par son statut de héros national. Elle s'est fichue de lui. »

CharlÉlie: « En fait, elle ne l'aime pas et le trompe immédiatement. Ils divorcent rapidement. Il éprouve une rancune profonde à son égard, et contre la gent féminine d'une façon générale. Cela revenait souvent dans les conversations.

“Toutes les mêmes”, on savait ce que ça voulait dire... Il s’en était voulu de l’avoir sortie du trou alors qu’il s’agissait d’une garce.»

Contraint de ravalier son amour-propre et après une brève expérience comme enseignant à l’École des Beaux-Arts de Nancy qui s’accorde mal avec son tempérament et sa grande gueule, Jean-Pierre Couture s’associe avec un antiquaire de la ville nommé Schoenenberger. Dans des maisons en partie démolies par les bombardements, il récupère des meubles destinés à la rénovation. La boutique est basée au 46 rue Stanislas, artère commerçante nancéienne débouchant sur la célèbre place du même nom. Marie, sa mère, officie alors comme pianiste au sein d’un petit ensemble de musique de chambre basé à Toul. L’un de ses partenaires, M. Mathis, est marié avec la sœur de Cécile Michel, maman d’une certaine Odette.

Suria Devi: «Quand la fille de ce M. Mathis s’est mariée, Odette, ma mère, n’avait pas de cavalier pour la cérémonie. Ils ont donc demandé au fils de Marie Couture, ma grand-mère, de venir au mariage et de lui servir de cavalier.»

Odette Michel a sept ans de moins que Jean-Pierre Couture. Le coup de foudre est instantané.

Tom Novembre: «Mon père s’est cru perdu jusqu’à ce qu’il rencontre Odette en qui il a vu la lumière. Ma mère disait: “Quand j’ai croisé votre père, j’ai eu l’impression d’avoir trouvé une perle noire.”»

Odette est la fille d’Auguste Élie Michel et de Cécile Charlotte Bouvoy, mariés le 20 janvier 1925 à Éclose, petite commune d’Isère. Ils quittent cette région pour s’installer à Paris et donnent naissance à leur fille le 23 juin 1926, puis à deux garçons, Roger et Pierre. Cette branche de la famille, «milieu petit-bourgeois assez modeste» selon Tom Novembre, reste nimbée de flou. Les interrogations existentielles de CharlÉlie découlent en grande partie des doutes

entretenus par sa mère à propos de son grand-père, décédé en 1937 à l'âge de quarante-quatre ans.

CharlÉlie: « Élie Michel, j'ai toujours voulu qu'il soit juif et je pense qu'il l'était. Ma mère s'appelait Odette et m'a confié un jour qu'elle aurait dû s'appeler Édith. Lorsque l'on fouille, on ne trouve pas l'ascendance juive de cet Élie Michel, qui n'a travaillé qu'avec des juifs... Est-ce que je l'ai inventé? Je ne sais pas. Nous avons été élevés en dehors de la religion. Lorsque j'ai posé la question à ma mère, elle m'a répondu: "Dieu m'a abandonnée, je ne vois pas pourquoi j'irais le rechercher." Je suis presque sûr que mon grand-père est né d'un second lit. Cela ressemble à un secret de famille. Je me sens juif par ma mère même si ce n'est pas le cas. Dans les papiers d'état civil, je ne trouve rien. »

La famille Michel fuit Paris durant la guerre pour se réfugier dans la campagne berrichonne, ce qui conforte le chanteur dans ses certitudes généalogiques. Contre toute attente, après avoir obtenu son diplôme à l'École normale, Odette embarque en 1946 à destination des États-Unis où elle reste deux ans. Elle part d'abord comme étudiante à Jacksonville, une petite bourgade du nord-est de l'Alabama. Elle enseigne ensuite le français près de Chicago, à Kenosha, dans l'État du Wisconsin, dans une école tenue par des sœurs.

Suria Devi: « L'émigration est venue la chercher une fois son visa expiré, mais comme elle était une bonne enseignante, les sœurs ont plaidé sa cause. L'immigration l'a laissé finir son année dans la mesure où elle avait son billet de retour. »

CharlÉlie: « Elle nous a souvent parlé d'un Indien séminole tombé amoureux d'elle. Pendant des années, j'ai fantasmé en me disant que s'il avait été mon père, ma vie aurait été complètement différente. Je lui en ai voulu de ne pas avoir cédé aux flèches de cet Indien! Mais elle en est revenue avec quelque chose de différent. Elle avait vécu une relation avec la modernité, avec elle-même,

avec le rôle de la femme, différent de celui de la bourgeoise enchâssée dans les systèmes qui existaient encore en France à ce moment-là.»

À son retour, Odette Michel s'inscrit à la Sorbonne afin d'obtenir une licence d'anglais, puis débute sa carrière de professeure. Ses études ont été financées grâce à une bourse octroyée par l'État à la suite du décès de son père. En échange, elle doit se mettre au service de la nation et on lui confie, en guise de premier poste, une classe de CP en banlieue parisienne. Elle prend également des cours de dessin, domaine où elle se révèle plutôt douée, dans l'idée, peut-être, un jour, d'illustrer des livres pour enfants.

C'est à cette période qu'elle rencontre Jean-Pierre Couture dont l'humour et le charisme la séduisent aussitôt. Après un an d'échanges épistolaires, ils se marient le 11 juillet 1953 dans le XVII^e arrondissement de Paris. Par amour, Odette accepte de poser ses valises à Nancy. Cet exil clôt les ambitions professorales de celle qui restera désormais dans l'ombre professionnelle de son mari et le secondera dans le magasin d'antiquités. Odette quitte l'appartement de la rue Truffaut, à proximité du square des Batignolles, où vit sa mère.

CharlÉlie: « Mon père gère l'artistique et ma mère l'administratif. Elle était vraiment amoureuse. Elle a choisi de venir habiter à Nancy et de quitter son Paris à elle. Elle a toujours gardé le côté prétentieux et exigeant des Parisiens. Elle avait tôt fait d'être caustique vis-à-vis des gens de Nancy mais sans manifester une antipathie spécifique. »

L'appartement où ils emménagent est situé au rez-de-chaussée du 13 de la rue Isabey, en bordure de la ligne de chemin de fer. La cuisine donne sur une arrière-cour et permet d'accéder à deux chambres en enfilade. Les fenêtres de la salle à manger et du salon s'ouvrent sur la rue. Chaque jour, le vacarme des trains fait trembler les verres rares et précieux alignés sur les étagères. Un an après leur mariage, le 5 juillet 1954, leur fille Sophie voit le jour.